

ROBERT
LAFFONT

Anne Brassié

**Robert Brasillach
ou Encore un
instant de bonheur**

Ln 97x

ANNE BRASSIE

BIOGRAPHIES SANS MASQUE

Collection dirigée par Laurent Laffont et Pierre Sipriot

ISSN 0761-0173

92

ROBERT
BRASILLACH

45-4C

ou

Encore un instant de bonheur



484

EDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

806
23506

(2)

17

BIOGRAPHIES SANS MASQUE
Collection dirigée par Laurent Laffont et Pierre Sigrist

1914-1915

1914

1914
1915
1916

81811 / 5891-40-20-10
ANNE BRASSIÉ

92

ROBERT
BRASILLACH

45-46

à Michel
et Nicolas

ou

Encore un instant de bonheur



780 EDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

81-03-04-1987-11618

ANNE BRASSIE

92

ROBERT
BRASILLACH

ON
Encore un instant de bonheur



© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1987
ISBN 2-221-04510-6

PROLOGUE

PROLOGUE

« Notre but n'est que de co

« Notre but n'est que de co

« Notre but n'est que de co

« Notre but n'est que de co

« Notre but n'est que de co

« Notre but n'est que de co

« Notre but n'est que de co

« Notre but n'est que de co

« Notre but n'est que de co

« Notre but n'est que de co

« Notre but n'est que de co

« Notre but n'est que de co

« Notre but n'est que de co

« Notre but n'est que de co

« Notre but n'est que de co

« Notre but n'est que de co

« Notre but n'est que de co

*à Michel
et Nicolas*

91-03-04-1987-11613

ROBERT
BRASILLAGH

de Michel
et Nicolas



© Editions Robert Laffont, S.A., Paris, 1987
ISBN 2-221-04510-4

SOMMAIRE

PROLOGUE/13

I. « DANS CETTE ÎLE PARFAITE DE L'ENFANCE »/17
(1909-1925)

II. LOUIS-LE-GRAND ET L'ÉCOLE NORMALE/31
(1925-1930)

III. L'ENTRÉE DANS LA CARRIÈRE LITTÉRAIRE/71

« Notre but qui n'est que de comprendre »

BAINVILLE

IV. SON AVANT-GUERRE/107
(1935-1939)

V. LA GUERRE/205
(1939-1941)

VI. L'ENGAGEMENT/233
(1941-1943)

VII. LE TEMPS DU DÉGOÛT/279
(1943-1944)

VIII. FRESNES/309
(1944-1945)

Annexe/371

Chronologie/394

Biographie/395

Bibliographie/396

Index général/399

Index des œuvres de Robert Brouillette/419

Remerciements/421



« Notre but qui n'est que de comprendre »
BAINVILLE

SOMMAIRE

PROLOGUE/13

I. « DANS CETTE ÎLE PARFAITE DE L'ENFANCE »/17
(1909-1925)

II. LOUIS-LE-GRAND ET L'ÉCOLE NORMALE/31
(1925-1930)

III. L'ENTRÉE DANS LA CARRIÈRE LITTÉRAIRE/77
(1930-1935)

IV. SON AVANT-GUERRE/133
(1935-1939)

V. LA GUERRE/205
(1939-1941)

VI. L'ENGAGEMENT/233
(1941-1943)

VII. LE TEMPS DU DÉGOÛT/279
(1943-1944)

VIII. FRESNES/309
(1944-1945)

Annexe/371

Chronologie/394

Biographie/395

Bibliographie/396

Index général/399

Index des œuvres de Robert Brasillach/419

Remerciements/421



Encore un instant de bonheur
(Katholaut)

Une minute de paix, c'est trop bon à prendre.
(Girardin)

Une minute de repos, c'est trop bon à prendre.
(Benabry)

33 Boulevard de Mail Lées (Lyons)

14 juin 1961 - Jour 2 + 5

Cher ami, j'aurais bien aimé être dans les circonstances historiques, j'en aurais peut-être manqué. J'en ai plus de toute la vie que j'en ai maintenant ?

Je ne suis pas sûr de voir arriver. J'ai notamment d'ici avec moi le bombardement de Lyon. Je n'aurais peut-être pas vu la vie en à ce moment particulièrement. Tout cela est admirable.

Je suis à Lées, c'est ma mère. Avant de quitter les probables et certaines de la vie à Paris, nous avons dit, mon beau frère ayant travaillé de nuit à la faculté de Lille (probablement, à la fin, il y a été obligé), de venir à Lées. Les avions pris nos places pour le 6 juin ! Il faudra que je garde le ticket Garde-place en souvenir... Bien entendu, à l'arrivée, il y avait les bruits les plus inquiétants, sur les bancs en particulier. Mais nous avons tenu la chance, et nous n'avons même pas eu de retard. Il y a encore des bases, j'espère que les jours à Paris d'ici une semaine, nous

Lettre de Robert Brasillach à un ami lyonnais
cinq jours après le débarquement.

PROLOGUE

Robert Brasillach a été fasciste, antisémite et collaborateur. On l'a fusillé à la Libération. Il a été aussi, pendant treize ans, l'un des critiques les plus célèbres de son époque. Ses romans, *Comme le temps passe*, *Les Sept Couleurs*, *La Conquérante*, ont touché la jeunesse d'avant-guerre et gardent tout leur charme pour celle d'aujourd'hui. Ses résurrections de Corneille et des poètes grecs demeurent des chefs-d'œuvre inégalés. Bref, il est aimé ou il est haï.

« Il y a un temps fixé pour tout,
Un temps pour toute chose sous le ciel :
Un temps pour déchirer et un temps pour coudre ;
Un temps pour se taire, et un temps pour parler. »

nous dit l'Ecclésiaste.

Nous ajoutons un temps pour comprendre, dans le respect des souffrances de chacun pendant ces terribles années. Ni accusation ni réhabilitation, ce livre suit Robert Brasillach dans chacun de ses gestes et recueille chacune de ses paroles, même les plus violentes, une biographie ne doit rien cacher. On a beaucoup parlé de lui, depuis quarante ans, sans le connaître. Les uns ne voient en lui que le polémiste agressif et virulent, les autres, le romancier du bonheur et de la tendresse. L'écrivain réel nous a semblé moins caricatural, plus complexe. Il est sans doute les deux à la fois. Ses adversaires comme ses admirateurs doivent l'admettre, ils trouveront peut-être dans ce livre les raisons de cette dualité.

Le destin de Brasillach pose d'innombrables questions. Nous avons voulu savoir pourquoi celui qui aimait tant la littérature s'est lancé dans la polémique jusqu'à s'engager totalement politiquement. Pourquoi ce défi fasciste face à des intellectuels attirés par l'interna-

tionalisme et le communisme alors que, l'un des rares Français à avoir lu *Mein Kampf*, Brasillach est convaincu du danger hitlérien. Son fascisme sera, en effet, inspiré de ceux de l'Italie et de l'Espagne, il ne sera jamais nazi. Dès 1933, sa correspondance inédite le montre terriblement inquiet de la force grandissante d'Hitler et de « son racisme primaire ». De *Mein Kampf*, il écrira en 1934 : « Sous le philosophe primaire, on découvre aisément un politique qui sait ce qu'il veut, et qui reste, même quand il dit le contraire, le plus redoutable des adversaires de la France. » Comment son anticommunisme détermine ses choix pendant le Front populaire, la guerre d'Espagne et l'Occupation. Quelles sont aussi les origines de son intransigent nationalisme qui le conduit à risquer consciemment, en 1941, une réputation littéraire à son apogée. Il reprend en effet son poste de rédacteur en chef de *Je suis partout*, à son retour de captivité, et décide de soutenir Pétain et la collaboration. Brasillach pense que seul le maréchal Pétain pourra préserver une France vaincue, mais sauvant son empire comme le pensait le général Weygand. Pétain fera aussi, selon Brasillach, rentrer les deux millions de prisonniers dont il a partagé le sort pendant un an et dont il se sent responsable. Mais pourquoi quitte-t-il, en 1943, le journal qui persiste à annoncer la victoire du camp fasciste et pourquoi continue-t-il à dire ailleurs son admiration pour le soldat allemand en train de se battre sur le front de l'Est alors qu'il est certain de sa défaite ?

L'une des dernières interrogations, celle qui suscite le plus d'aversion, porte sur son antisémitisme qui semble en retrait de celui de son équipe de *Je suis partout* avant la guerre. Nous avons découvert un homme qui a voulu endiguer la violence : « Plutôt un antisémitisme de raison qu'un antisémitisme de passion », écrit-il en 1938 pour redire en 1939 : « Pas de persécution, pas de pogrom, telle est la première position du nationalisme français devant la question juive. » Mais pourquoi reprend-il ses diatribes antisémites sous l'Occupation, en laissant faire ses collaborateurs qui, eux, n'hésitent pas à dénoncer tous les immigrés juifs en situation irrégulière sans réaliser que c'est les vouer à la mort ?

Il faut expliquer aussi son refus, à la Libération de suivre les autres collaborateurs à Sigmaringen, sa volonté de faire face et d'assumer la responsabilité d'un journal rédigé principalement par d'autres sur lesquels il n'avait aucune autorité. Pourquoi se rend-il à la police dès qu'il apprend l'arrestation de sa mère à Sens ? Pourquoi enfin avoir sacrifié sa vie pour ce qu'il pensait être son devoir, suivant l'exemple de son père, officier dans l'armée coloniale, mort en héros au Maroc ? Pourquoi cette quête du bonheur et ce défi à la mort ?

L'époque de Brasillach reste, elle, aussi obscure pour les générations d'après-guerre. Quelles sont les raisons de cet affrontement

communiste et fasciste en Europe dès 1936 ? Quelles sont les origines de cette xénophobie assez généralisée avant 1939 et qui continue à se manifester sous l'Occupation alors qu'on déporte les juifs ? Trois livres parus récemment, *L'Allemagne nazie et le Génocide juif* (Colloque de l'École des hautes études en sciences sociales, Gallimard-Seuil), *Le Terrifiant Secret* de Walter Laqueur (Gallimard) et *Les Chambres à gaz, secret d'État*, dont Pierre Serge Choumoff est coauteur, démontrent comment une relative ignorance a pesé sur le sort des juifs. Les camps d'extermination furent décrétés secret d'État par Hitler, puis il a tout mis en œuvre pour faire disparaître les traces de leurs activités. Ce qui permet à certains de les nier aujourd'hui. Par ailleurs, des informations sur ces camps ont fini par circuler, mais ne furent ni crues ni prises en considération pour diverses raisons. La plus importante étant que l'effroyable est toujours d'abord refusé par l'esprit. La radio de Londres n'en a pratiquement jamais parlé. Ce secret, le rejet de l'information et il faut bien l'avouer une certaine indifférence aux persécutions des juifs expliquent en partie comment l'Europe et l'Amérique ont pu laisser se perpétrer ce crime contre l'humanité. Cela permet aussi de mieux déterminer la responsabilité de Brasillach qui fut tout à fait inconscient de la portée de ses paroles puisqu'il mourra avant de savoir la vérité.

Il nous faut aussi comprendre comment Henri Amouroux a pu parler de quarante millions de pétainistes en 40. Comment la haine s'est abattue sur le pays et pourquoi la Libération a été assombrie par l'Épuration. Nous avons découvert une épuration inéluctable mais qui, l'hiver 1944-45, a plus rappelé un tribunal révolutionnaire qu'une justice qui s'avance lentement un flambeau à la main. Le jury chargé de juger Brasillach dut choisir entre l'acquittement et la mort. Nous sommes loin de la « justice du juste milieu » réclamée par Albert Camus.

Voilà une partie des réflexions suscitées par ce destin exceptionnel, mais la raison principale de cette biographie, celle qui nous a fait aimer Brasillach à dix-huit ans, est ailleurs, dans son immense talent, la poésie de ses romans, la richesse de son œuvre critique et sa passion de la littérature.

Brasillach chante le bonheur de l'enfance, celui de la jeunesse et celui de l'amour. Il sait dire aussi l'angoisse du temps qui passe, la tristesse des amours révolues. Il aimait la mer, le soleil, les jardins et les rues de Paris. Il nous les donne comme dans un film de René Clair.

Son œuvre de critique à *L'Action française*, ses biographies de Virgile et de Corneille, ses portraits, ses traductions de Shakespeare et des poètes grecs contiennent des trésors. Il fait partager son enthousiasme pour les littératures des siècles passés comme pour

celles de son temps, qu'elles soient cataloguées à droite ou à gauche. Brasillach est le meilleur guide pour découvrir Péguy, Claudel, Proust, Pirandello, Giraudoux, Mauriac, Montherlant, Colette, Simonon et d'autres encore.

Cet homme mort si jeune a laissé une œuvre de douze volumes dans l'édition du Club de l'honnête homme, sans compter les inédits. Cette œuvre fait l'objet d'études universitaires en Europe et en Amérique et les Cahiers des amis de Robert Brasillach paraissent sans interruption depuis quarante ans.

Ce livre, enfin, n'est pas une biographie de Brasillach, mais plutôt un Brasillach par lui-même grâce aux archives que m'ont ouvertes pendant trois ans sa sœur et son beau-frère, Suzanne et Maurice Bardèche.

Il est des écrivains qui se cachent derrière leurs écrits, qui présentent au monde une autre face d'eux-mêmes, plus fascinante à leurs yeux. Brasillach n'est pas de ceux-là. Dans chacun de ses poèmes, de ses romans, de ses articles et de ses lettres, il s'est révélé. L'homme était franc et direct. C'est sûrement l'une des causes de son immense notoriété de critique littéraire et du grand nombre de ses admirateurs. « Brasillach, explique Paul Sérant, nous donnait simplement les clés de son univers. Voici les livres que j'aime par-dessus tout. Voilà ce que j'ai vu en Allemagne. Voilà mes raisons de croire à l'Europe fasciste. Et voilà les êtres qui me sont chers... »

Brasillach a raconté chaque événement de sa vie, dévoilant ainsi les raisons de ses actes. Selon le principe de la collection « Biographies sans masque », nous présentons Brasillach non pas par des témoignages mais par ses propres écrits. Quand on aime un écrivain, quelle joie de lire dans ses lettres ses réactions aux petits et aux grands événements. Une biographie personnelle permet aussi de laisser toute la place aux écrits de l'auteur sans les tronquer ni les truquer pour appuyer une thèse. Car l'écrivain, seul, dit la vérité ou une partie de la vérité, mais toujours sa vérité. Et qu'est-ce qu'un biographe si ce n'est celui qui recherche la vérité d'un être, celle de ses engagements, de ses erreurs, de sa création, de ses souffrances et de ses joies, sans a priori, avec un seul désir ardent, celui de comprendre pourquoi un jeune homme si comblé de dons est mort à trente-cinq ans.

I

« DANS CETTE ÎLE PARFAITE DE L'ENFANCE »

1909-1925

Un matin de novembre 1912, une jeune femme attend son embarquement sur un quai de Marseille. Aigrettes et voilette au vent, sa silhouette semble amarrée au sol par ce qu'elle tient à chaque main : une mallette de voyage et un petit garçon. Il a à peine trois ans et demi mais il est campé raide à ses côtés. Voyager seul avec leur mère fait vieillir les petits d'homme. Voyager, c'est se jeter dans l'avenir, retrouver son père, ce héros en uniforme, jeune et beau mais toujours loin.

Un saint-cyrien sorti de l'école dans les premiers obtient les postes de choix aux colonies, en Centrafrique, à Zinder. On pacifie, on guerroie, on chasse aussi, vie plus enivrante que la vie de famille. La famille, Marguerite en porte la charge, seule à Perpignan chez sa mère. Marguerite a rencontré ce mari, tel qu'on les rêve en 1908, à Perpignan, un soir de carnaval. Comme au Moyen Age, elle portait un loup, pour voir sans être vue, choisir la première celui qui la charmerait. Arthémile fut l'élu : une allure fière, une moustache 1900, un bel uniforme de saint-cyrien, l'aristocratie militaire distinguaient ce jeune homme, fils d'un douanier cultivateur de Canet-Village, petit-fils d'un homme de troupe, médaillé de la Légion d'honneur pour avoir sauvé son colonel de la mort pendant la conquête de l'Algérie. Grâce à cette médaille, le petit-fils était boursier de l'État et pouvait entreprendre des études militaires. Marguerite Redo était une jolie brune à l'épaisse chevelure, très séduisante. Arthémile Brasillach fut séduit. Mais la cour dut se faire en cachette. Il trouva comme moyen de communiquer le panier de marché de Mme Redo, glissant sous les légumes une lettre à laquelle Marguerite répondra par un message sous une grosse pierre à la porte d'entrée. Hélas, les mots doux cachés sous le matelas de Marguerite furent découverts par

Mme Redo. Drame épouvantable. Arthémile affronta l'un des combats les plus durs de son existence. Il demanda la main de sa bien-aimée bien que le père l'eût menacé de lui faire descendre l'escalier plus vite qu'il ne l'avait monté.

Avant d'être fonctionnaire à la préfecture de Perpignan, Jacques Redo, le père de Marguerite, avait lui aussi connu la vie militaire — son service dans l'armée avait duré sept ans. Les gens riches pouvaient s'acheter un remplaçant, mais son père, ancien tanneur, avait fait faillite en croyant pouvoir vivre de la vigne. Le phylloxéra l'avait laissé sans un sou et le fils dut partir. Les années au régiment de Versailles furent les plus belles de sa vie. C'était peu après la guerre de 1870. Quand les soldats allaient à Paris, c'était sans uniforme sous peine d'être canardés et traités de sales Versaillais. De retour à Perpignan, il épouse Joséphine Mir, la fille d'un marchand de bœufs de Mont-Louis, et commence alors une longue et brillante carrière à la préfecture. Il s'occupe activement de la construction du petit train jaune qui gravit gaillardement les Pyrénées à 1 600 mètres, monte jusqu'à Mont-Louis et Font-Romeu, accroché à la montagne, traversant les vallées sur de splendides œuvres d'art dont le pont Gisclar et le pont Séjourné. Le jour de l'inauguration, les freins mal calculés lâchèrent ; le train tomba dans le ravin, entraînant tous les officiels dans la mort. Jacques Redo, furieux de n'avoir pu prendre place parmi eux le matin à la suite d'un contretemps, fut tout surpris, le soir, d'être encore en vie.

Quand sa fille est demandée en mariage par un saint-cyrien, il saisit très bien l'intérêt de la proposition. Mais, saint-cyrien ou pas, « Attendez, mes enfants », répond-il. Officier colonial, Arthémile doit partir en Afrique. Les fiançailles seront conclues à son retour.

De la même manière, vingt ans plus tôt, une tante de Marguerite, Anna Mir, une très jolie fille de Mont-Louis, avait plu, un soir de fête de la Saint-Louis, au jeune lieutenant Joffre, natif de Rivesaltes, en garnison dans la belle forteresse de Cerdagne construite par Vauban. L'amour est partagé. La mère de Joffre, veuve pauvre et timide, va demander, pour son fils, la main d'Anna.

Le père Mir, descendant d'Arabes, vendait des bœufs à l'intendance de l'armée. Il ne savait pas compter mais on ne pouvait le tromper. Il reçut très mal la mère de Joffre. Celui-ci, qui devait partir à l'aube pour les colonies, supplia Anna de le suivre. Toute la nuit, il fit les cent pas sous sa fenêtre. Anna hésita, cachée derrière les rideaux, mais elle ne partit pas. Quand son lieutenant devint général des armées en 1914, Anna comprit combien elle avait raté sa vie. Elle brûla les lettres de Joffre et sa raison commença à décliner. Assise sur

le pas de sa porte, elle disait des prières à l'intention de ceux qui lui donnaient quelques sous.

Plus heureuse, Marguerite épouse son lieutenant en février 1908. Ils montent à Paris pour un stage à l'École militaire de Joinville. Le rêve continue pour la jeune Perpignanaise et pourtant son mari lui mène un train d'enfer. Inceivable, il commence sa journée au lever du soleil par une partie de tennis, va travailler, revient déjeuner, repart en stage, rend au foyer et repart à Paris au théâtre ou à l'Opéra le soir avec sa femme. Enceinte de Robert, Marguerite suit partout son mari, que le mal joli l'étouffe ou non.

L'officier est présent à la naissance du petit Robert, mais il partira, laissant sa femme de nouveau enceinte d'une petite fille. Il reviendra quand elle aura dix-huit mois. La jeune mère commence à trouver la vie moins rose. On ne revient pas de Centrafrique comme aujourd'hui. Deux années s'écoulent. Arthémile rejoint sa famille, mais pour repartir au Maroc. Marguerite n'a pas le droit de le suivre à Rabat. En raison des épidémies de peste, de choléra et de typhus, Lyautey a interdit la présence des femmes et des enfants.

Mais Marguerite est une femme très décidée. Elle reçoit la solde de son mari qui est bien payé aux colonies. Elle vend en plus quelques vieux bijoux et réserve deux places de bateau. Suzanne, trop petite, restera à Perpignan chez sa grand-mère Redo, à qui elle en fera voir de toutes les couleurs, pleurant de rage et se roulant par terre d'être abandonnée par sa mère et son petit frère. Leur bateau, la *Circassie*, attend à quai que tous les assoiffés d'aventure soient à son bord. Marguerite fait partie de ces conquérants, elle est heureuse de quitter une métropole vieille et raide, une petite ville de province étriquée et sa condition modeste de fille de fonctionnaire perpignais. Elle a toujours souffert du manque de liberté des filles de son époque. En se mariant, elle a conquis l'indépendance. Elle saura en profiter. Un même désir de fuite de l'Ancien Monde vers le Nouveau étreint tous les voyageurs. Un même espoir les submerge. Tout ce qu'on a raté en France réussira sûrement là-bas. Il n'y a plus rien à faire dans la métropole et là-bas tout est à construire. L'inconnu est toujours plus beau.

Marguerite faillit ne pas le connaître. A son arrivée au Maroc, branle-bas de combat. « Qu'on la refoule dans le bateau », s'écrie furieux Lyautey. Un officier encombré d'une femme n'est plus, selon lui, un bon soldat. Mais l'officier de port lui rétorque : « Vous savez, on n'a pas tellement de jolies femmes, ici. » Et Marguerite, au-dessus des lois comme toutes les jolies femmes, obtient le droit de rester. Le temps d'une épidémie, elle soigne les malades, sans rien attraper. Elle peut l'été suivant rentrer à Perpignan et ramener Suzanne.

Robert a quatre ans et demi lorsqu'il reprend le bateau, le *Doukkala*. « J'ai quatre ans, je suis un homme », dira-t-il plus tard dans une rédaction en classe. Il a pris tant d'assurance dans ses traversées de la Méditerranée qu'il chaparde un stock de petites cuillères en vermeil — le goût des jolis objets vient très jeune. Avec eux voyage une petite bonne espagnole, Christine, qui aidera la jeune mère. Et le rêve tant caressé sur le quai de Marseille va se réaliser. Marguerite habitera rue Sidi-Fata à Rabat, une jolie maison blanche aux fenêtres étroites, les enfants iront se promener à dos d'âne, nichés dans deux grands paniers que le père a attachés de chaque côté de la selle. Ils joueront dans le cimetière arabe de Rabat, vaste pelouse dominant la mer, parsemée de stèles verticales à l'anglaise. Marguerite s'échappera avec son mari, en mission de reconnaissance militaire.

C'est la première fois qu'elle monte à cheval et couche sous la tente. Elle danse aux soirées du colonel Laverdure sous les ordres duquel est son mari, la femme du colonel la reçoit l'après-midi à ses thés. Elle sera invitée par Lyautey à la Résidence. Il la remarquera à un bal costumé, déguisée en Manon, dansant le menuet de Massenet.

Quand Arthémile part en mission, l'ordonnance nègre, Bakari Kaita, couche en travers de la porte au grand étonnement de Marguerite qui le questionne : « Que fais-tu là ? — « Je te garde. » Ce qui permet au brave Noir de rassurer le mari à son retour : « Tu sais, Madame, il est pas putain du tout. » Marguerite vit là les plus beaux moments de sa vie. Elle aime et est aimée, deux enfants l'ont comblée et on apprécie en ville cette jolie femme à la taille fine, à la somptueuse chevelure toujours retenue sous de grands chapeaux, aux yeux immenses qui séduisent tous ceux qu'elle regarde. Ces yeux disent la sérénité du bonheur, son aisance.

Marguerite se plaît infiniment à Rabat. Il se donne dans la ville plus de fêtes encore qu'à Mont-Louis. Les hommes y sont magnifiques, moustachus, sanglés dans de beaux uniformes. Elle reçoit elle-même comme une grande bourgeoise. Arthémile a fabriqué un buffet avec une planche et des tréteaux, le reste de l'ameublement est arabe et confortable. On vit beaucoup à la mode musulmane. Lyautey est à l'origine de ce comportement qui refuse pour les populations locales l'assimilation aux mœurs françaises. Le maréchal s'habille le plus souvent, chez lui, en djellaba.

Des nuages qui s'amoncellent en Europe, de la déclaration de guerre, Marguerite ne retient qu'une chose : la nouvelle loi sur la hiérarchie militaire. Dorénavant, seuls les officiers ayant le grade de capitaine et plus seront aides de camp d'un colonel ou d'un général. Or Arthémile Brasillach, aide de camp du colonel Laverdure, n'est encore que lieutenant. Il risque d'être envoyé en mission dans une

lointaine et noire Afrique. Marguerite refuse cette idée de toute son âme. Certaines femmes provoquent le destin. Marguerite va trouver Lyautey et obtient de lui ce qu'elle désire, ceux qui sont déjà aides de camp le resteront. Elle peut rentrer sereine à Perpignan pour l'été. Son mari ne quittera pas le Maroc.

En France, dans son rêve de la *bella vita militar*, elle a oublié que les reconnaissances dans le sud du pays ne sont pas toutes des promenades à cheval. Les Zaïans, une tribu indigène, se sont rebellés, à Khenifra ; le colonel Laverdure accourt pour les pacifier. Arthémile Brasillach est blessé. On veut l'évacuer mais, de tradition familiale, un Brasillach ne quitte pas le champ de bataille : « Je suis blessé au bras gauche, dira-t-il, il me reste le droit. »

La situation est peu favorable aux Français. Arthémile se rend à Rabat auprès de Lyautey pour lui soumettre un projet d'attaque. « Trop dangereux », répond Lyautey. « A vos risques et périls », aurait-il ajouté. Le jeune colonel Laverdure et ses troupes sont avides d'en découdre. Ils désirent ardemment régler le problème zaïan et rejoindre la France pour se battre contre les Allemands. Ils décident d'attaquer en pleine nuit pour surprendre l'ennemi, mais la pluie a gonflé les oueds, la troupe s'embourbe et progresse difficilement. Le 13 novembre 1914, elle arrive seulement au petit matin, en face du camp ennemi, à El-Herri. Les rebelles, bien réveillés, massacreront les Français jusqu'au dernier, officiers et soldats. Une rue de Port-Lyautey, aujourd'hui Kenitra, s'appellera rue du Lieutenant-Brasillach. Au moment de repartir pour ce qu'elle croit toujours le paradis, Marguerite apprend qu'elle est veuve. Le bonheur lui a été donné mais vite repris. Un seul bateau sera coulé en Méditerranée pendant la guerre, celui qui transportait ses quelques biens.

Robert a cinq ans et demi. Il est assez grand pour être frappé de plein fouet : on comprend à cinq ans ce que veut dire « Plus jamais ». Il sent aussi qu'il devient, avec sa sœur, l'unique objet des sentiments de sa mère. Il sera tout pour elle. Elle sera tout pour lui. Il naît quelquefois de ces passions entre une femme et un enfant, mais ce sont des passions sereines, immuables, enveloppantes, elles comblent de bonheur l'adulte et l'enfant qui, là, se comporte en adulte.

La vie doit continuer et Marguerite cherche du travail... Elle vit chez ses parents. Jacques Redo fait tout ce qu'il peut, à soixante ans, pour être mobilisable. Il falsifie son livret militaire. En 1944, à quatre-vingt-huit ans, il astiquera encore son ceinturon de cuir en marmonnant : « On ne sait jamais, si on a besoin de moi. » En 1914, il réussit à être nommé commissaire militaire de la gare de Perpignan, puis de celle de Narbonne. La guerre continue de frapper la famille de Marguerite. Le fiancé de sa belle-sœur, Marcelle Brasillach, est

blessé au front. Sa mère meurt d'un cancer, désespérée de laisser sa fille seule au monde avec ses deux enfants. Elle était allée à la messe tous les matins de sa vie. Mais Dieu l'a accablée de trop de souffrances. Elle doute et refuse, au moment de mourir, les derniers sacrements.

Robert a six ans et il va à l'école communale depuis Pâques. 1915 sera donc l'année de ses premières vacances, à Canet chez sa grand-mère paternelle, vacances merveilleuses qui combleront le petit garçon et sa sœur chaque été.

Marguerite met en location l'appartement qu'elle avait arrangé pour sa famille. Un médecin militaire rapatrié de Verdun avec des blessés, lui-même gazé, se présente pour l'annonce. C'est un jeune et beau garçon de trente ans. Méfiante, Marguerite refuse en pensant : « Il va me faire la cour. » Elle trouve comme prétexte humoristique : « Vous êtes trop grand, vous troueriez les plafonds. » Il repart à Verdun mais reviendra, séduit par ses beaux yeux.

Il est gai, prévenant, affectueux avec les enfants. Mme Brasillach répète à sa belle-fille : « Tu ne peux pas rester veuve », et Marguerite épouse le docteur Maugis le 11 février 1918. Robert, furieux, lui a envoyé une lettre de sottises : on ne prend pas la place du père impunément. Cet homme sensible, amoureux et rieur, est bouleversé par cette lettre. Mais de retour à Sens, absorbé par son travail, il n'aura plus beaucoup l'occasion de voir et de jouer avec Robert et Suzanne. Ainsi s'approfondit l'amour exclusif de l'enfant pour sa mère. Le héros mort ne sera pas remplacé.

Se marier est agréable. Déménager l'est beaucoup moins. En 1918, M. Maugis emmène toute sa petite famille à Sens, dans l'Yonne, et l'installe dans une maison 1, rue Abélard. Robert et Suzanne vont en classe, Robert en sixième, Suzanne encore dans le primaire. Ce second changement de nid pour le trio Brasillach ne ressemble guère au premier. Partir au Maroc, c'est partir vers plus de soleil encore, plus de couleurs et de parfums. Monter à Sens, c'est se priver de toutes ces joies. Perpignan est une jolie ville rouge aux ruelles étroites et sombres. Chaque maison s'élève gracieuse, une main sur sa porte en guise de heurtoir, et des volets de bois extérieurs lui donnant l'air d'appartenir au XVIII^e siècle. Dans l'un de ses premiers poèmes très inspiré de Heredia, Brasillach décrira son origine :

« Je suis né au soleil des étés catalans.
Près des flots d'où jadis les blanches caravelles
Partaient pour affronter de lointains océans
Cherchaient de l'inconnu parmi des mers nouvelles. »

Ce lieu de naissance lui a donné le goût de la mer, de l'aventure et du risque. Sens ne lui offre rien de comparable. « *C'est au contraire*

*une petite ville grise et verte, modelée par dix siècles de bourgeoisie française*¹. » Il y pleut souvent.

Et le docteur Maugis a repris son travail harassant de généraliste en médecine privée et de chirurgien à l'hôpital. Levé tôt, en visite tard le soir, le samedi et le dimanche, il apparaît au repas silencieux ou plongé dans un journal. Tenu d'écouter sa clientèle toute la journée, il s'isole complètement en dehors de son bureau. On ne communique pas vingt-quatre heures sur vingt-quatre. L'homme qui faisait une cour spirituelle et gaie à Perpignan est redevenu ce qu'il était, généreux mais dévoré par ses malades et absent. Il n'envoie pas de notes d'honoraires. Sa femme insiste quand elle n'a plus d'argent. Chaque année, il dépose une somme d'argent sur le bureau du percepteur en lui disant de se débrouiller.

Marguerite est une nouvelle fois renvoyée à ses enfants, bien que son mari éprouve un grand amour pour elle. Le trio, un moment écartelé par l'intrusion du docteur Maugis, se ressoude plus lié que jamais. Ils vivent en exil, on se moque de leur accent. On fait lire exprès les enfants dans les salons de la ville pour en rire. Quand ils auront chacun le prix d'excellence, une pétition circulera dans la ville dénonçant le scandale de ces premières places données à des étrangers. Le seuil de tolérance à des étrangers est très souvent inférieur à 10 % ! Marguerite n'a pas précisément le profil effacé et fade des bourgeoises de Sens.

Très bien installés au bout d'un an, au 33, boulevard du Mail, dans une grande maison de dix-huit pièces et deux jardins, Robert et Suzanne vont se replier dans le grenier, en réalité une grande pièce carrelée. Ils en feront deux royaumes, la Banquise et le Diamant. Robert orthographie le nom du sien la Banck Yse. Il a sa place sur l'atlas par 37° de longitude et 130° de latitude, entre l'île de Pâques et l'île Rapa. La capitale s'appelle, comme dans son livre d'aventures, *Le Maître de la Banquise*, Suntown, la ville du soleil. Mais tout le pays est installé au fond de l'eau sous une cloche de verre. La logique et le rêve s'unissent parfaitement chez les enfants. Ils ont aussi deux domaines bien distincts, celui des jeux bien organisés et les autres, bouts de bois se transformant en forêt, en épée ou en canne à pêche, boîte à boutons devenant trésor.

Ils inventent une langue, fabriquent des livres, des meubles, un théâtre de poupées avec mise en scène et décors, célèbrent une religion, un petit autel installé dans une table de nuit, devant lequel ils essaieront de baptiser un chat et la fille du pasteur, qui résistera héroïquement. Ils invitent bien des petits camarades, mais ceux-ci

1. Toutes les citations en italique sont des inédits.

Le texte cité ici est extrait des *Vacances*.

restent à leur tour étrangers à tous ces rites, et à cette merveilleuse entente entre le frère et la sœur.

On les appelle le petit ménage. Ils n'ont qu'un an de différence et l'harmonie est parfaite. Ils ne font pas tout ensemble, Suzanne va souvent jouer au foot sur la place avec les garçons du quartier, Robert reste à lire. Mais il fera deux fois sa communion privée, la première dans la chapelle du lycée, la seconde avec sa sœur dans la cathédrale, pour l'accompagner. Le grand-père et la grand-mère Brasillach sont très fiers car leurs petits-enfants sont placés au premier rang. C'est parce qu'ils sont très bons au catéchisme, s'imaginent les grands-parents. En réalité, Marguerite a tout simplement séduit la chaisière ! Une petite sœur est née, Geneviève, avec laquelle ils joueront à la poupée, très longtemps.

Sens recèle tout de même des trésors, comme ces deux femmes célibataires au cœur trop gros pour ne pas s'occuper des enfants des autres. Mlle Bourlon est l'institutrice de Suzanne mais aussi la cliente du docteur Maugis. On l'invitera à déjeuner le dimanche, et peu à peu elle influencera les enfants à qui elle fait lire Albert Samain, Paul Géraudy et Jean Giraudoux. Quand le premier numéro des *Nouvelles littéraires* paraît, elle l'apporte au jeune garçon. Très amie de Gabriel Marcel, qui est le professeur de Robert en terminale, elle l'emmène voir ses pièces à Paris. De même, Marie Ennebic, infirmière à la clinique du docteur Picquet, futur grand ami avec la famille des Maugis, apporte beaucoup aux deux enfants.

Ils vont acheter, chaque mois, les Livres roses de la jeunesse dont les sujets, curieusement, n'ont rien de rose. Les titres en sont : *Les Fils de nos poilus*, *Les Petits Héros de la France*, *Les Alsaciens héroïques*, *Oscar et Rosalie*, *L'Histoire d'un fusil et d'une baïonnette*. Toute cette génération connaît donc les gestes héroïques des soldats français et de leurs fils. L'un d'eux chante : « Nous entrerons dans la carrière quand nos aînés n'y seront plus. » Puis il va voler le drapeau allemand dans les lignes ennemies. Un autre vole un cheval. Toutes ces histoires apprennent aux enfants l'héroïsme guerrier et le don de soi à la patrie.

Vingt ans plus tard, Brasillach refusera de toutes ses forces une nouvelle guerre, puis, lorsqu'elle sera déclarée, entrera à son tour dans la carrière. Mais il ne faudra jamais oublier cette empreinte qu'aura laissée la guerre, sur les soldats bien sûr, mais aussi sur ceux de l'arrière, femmes et enfants. La guerre, qui a commencé à la mort de son père, a résonné quatre ans durant aux oreilles du petit garçon. Vivant dans le Midi, il avait neuf ans quand il a cessé d'entendre les nouvelles du front, attaques, replis, nouvelles de victoires ou de débâcles mais toujours nouvelles sanglantes. Perpignan était plein de réfugiés venus du Nord. Un soir, en classe de huitième, Robert rentre

sans manteau. On l'interroge. La maîtresse avait dit aux enfants que les petits réfugiés avaient froid et Robert avait donné son manteau à un petit garçon appelé Nicolas.

Quand les vacances arrivent, Mme Maugis et les enfants ressentent l'appel du Midi, mais les voyages coûtent cher et est-ce bien raisonnable d'envoyer deux enfants seuls par le train ? Le docteur Maugis ne prend guère de vacances, sa femme non plus, par affection.

La raison l'emporte une année. Robert fera sagement du latin à Paris avec son grand-père Maugis, brillant agrégé d'histoire. Sur le perron d'une maison amie, Robert et Suzanne joueront *Les Passants* de François Coppée devant un public de voisins et de parents. Mais l'année suivante, l'esprit d'aventure et la nostalgie du Sud reprennent le dessus. A neuf et dix ans, ils traversent la France, changent trois fois de train au cours d'un trajet qui dure dix-huit heures. Ils arrivent noirs de charbon. Ils n'ont trouvé de place que dans les soufflets des trains bondés. Et la fête commence...

La grand-mère Brasillach les attend, ses grands bocaux pleins à ras bord de sucre, de café, de riz et de petits sous économisés toute l'année. Pour eux, elle a élevé poulets, pigeons, lapins, canards dans sa cour. Les légumes de son jardin sont prêts. On peut vivre en parfaite autarcie. En pleine fantaisie aussi. Robert découvrira un jour, à son arrivée, une couvée de canards confortablement installée dans son édredon. La grand-mère Brasillach, toute ridée et rieuse, court partout comme une souris. Elle n'a aucune notion de l'heure. Quand 4 heures sonnent, les enfants doivent lui suggérer de tuer un lapin pour le déjeuner. La vaisselle s'entasse sous la table jusqu'à épuisement du stock. C'est une femme gaie, qui ne s'ennuie jamais et vit heureuse de son sort. « Nous avons toujours été riches, dit-elle, puisque nous avons toujours eu un toit, toujours eu de quoi manger et de quoi inviter les amis. » « On se faisait à la ronde, on se faisait aux cartes, à colin-maillard. » Cette sagesse imprègne Robert et Suzanne. Ils sentent qu'avec elle leur vie serait sereine. Elle lit *Le Pèlerin* de la première à la dernière page. Et quand les premiers livres de Robert paraîtront, elle les lira et se reconnaîtra : « C'est moi la Tante Espérance. »

L'enfance de cette femme n'avait pas été facile. Pour apprendre à lire et à écrire, il fallait donner deux sous chaque matin et sa mère les lui avait refusés. Elle apprit toute seule dans les journaux. Pour économiser sur les habits, elle prit des leçons de couture à Perpignan, faisant 14 kilomètres à pied de Canet. Elle fabriqua aussi le trousseau de son fils pour Saint-Cyr. Au moment du départ, elle avoua en pleurs ne pas avoir de quoi payer le voyage jusqu'à Paris. Les voisins se cotisèrent.

Robert et Suzanne se lèvent tard et partent à la plage dans une voiture à âne. Elle porte les provisions pour les repas et les vêtements chauds pour le soir. C'est toujours l'âne qu'on couvre le premier. Ils jouent, rêvent et se baignent, rentrant quand ils veulent ; jusqu'à 1 heure du matin, la grand-mère est prête à leur faire une tasse de café. Au cours de ces soirées, ils prennent l'habitude de rêver qu'ils se balancent suspendus à une étoile par les pieds. A onze et douze ans, ils vivent dans l'indépendance et la liberté la plus complète ; on leur fait confiance et ils ne déméritent pas.

Après un séjour chez les parents de leur père, il faut aller chez leur grand-père maternel. Veuf en 1916, Jacques Redo s'est remarié, quatre ans plus tard, avec une grosse femme, Louise Dalbies, au caractère difficile. Cet homme jovial, qui ne manquait pas un chemin de croix et mangeait de la brandade le Vendredi Saint, s'esclaffait : « Moi qui mange de la brandade, j'irai au Paradis et mon pauvre voisin qui se nourrit de vieux chat ira en Enfer. » A sa mort, on découvrit, caché dans un placard, son tablier de peau de franc-maçon ; il avait trompé son monde. Son remariage avait été raté. Jacques Redo, très civique, très à cheval sur les principes républicains, ne pouvait s'entendre avec la belle-sœur d'un ancien ministre, fière de l'être, usant et abusant de ce titre.

Leur maison de Collioure, perchée au-dessus de la petite baie, résonne de cris de colère et d'interdictions. Robert et Suzanne restent dans leur chambre tout en haut de la maison suspendue sur la mer ou filent sur la plage de la Balette où les attend toute une bande qu'ils retrouveront chaque année.

Au moment du 15 août, il y a fête à Collioure plusieurs jours durant. Baraques foraines, danses sur la place, joutes sur l'eau, « *des barques qu'on ne voit pas, seulement des lanternes rouges et vertes et leur inverse reflet et puis des musiques catalanes, le bruit des vagues*¹ ».

Autre escale familiale dans ce périple méditerranéen, Mont-Louis, berceau maternel de la famille. Robert et Suzanne montent en Cerdagne pour la Saint-Louis le 26 août. La vieille ville montagnarde célèbre cette fête dans la tradition. A la grand-messe, on laisse la porte de l'église ouverte pour que la foule, du parvis, puisse entendre le prêtre. Le soir venu, les plus vieux dansent chaque année la même danse, sur un thème de dépit amoureux. Vêtus de noir, tout ridés et recroquevillés, on a peur qu'ils se cassent. Puis les jeunes prennent la relève et dansent en cercle la sardane. Les mains en l'air, un foulard au cou et chaussés d'espadrilles de corde, les bigatanes, ils dansent en comptant leurs pas et en suivant le meneur. Loin d'être un défou-

1. Lettre à Maurice Bardèche, 18 août 1927.

lement, cette danse est un rite exécuté avec respect et recueillement. Les enfants n'attendent qu'une chose : être assez grands pour entrer dans la ronde.

De Mont-Louis, ils partent au pèlerinage de la Vierge de Font-Romeu, le 9 septembre. C'est la coutume, nul ne songerait à s'y soustraire.

Ces mois délicieux occupés à savourer, sur le sable, du melon, les coquillages ramassés au bord de la mer et les tranchettes d'agneau grillées avec amour par leur grand-mère ont une fin. Il faut quitter le paradis, remonter à Sens et travailler.

Les professeurs sont contents de Robert mais frustrés en même temps. L'appréciation « Pourrait mieux faire en travaillant davantage » revient sans arrêt sur ses livrets scolaires. Il aurait fallu un enthousiasme plus grand de la part de ses professeurs pour entraîner Robert qui, devant la routine, s'occupe ailleurs. A treize ans, il écrit des vers :

« Je ne sais pas si je suis poète
Je chante »,

inscrit-il, en s'inspirant de Fernand Gregh, sur la page de titre de son premier recueil, *Sur les pipeaux d'avril*.

Le premier acte de ce garçon entré si jeune en littérature est donc d'écrire de la poésie. Tout est prétexte à versifier, la fête de sa sœur, dans la « Ballade de Suzy » :

« C'est que cela n'est pas aisé
de mettre en de rimes alertes
de bons souhaits et des baisers
qui sont pourtant sincères, certes !
Et je risque de me briser
la substance intracéphalique
pour aligner une poétique
Bonne fête à ma sœur Suzy. »

l'amitié :

« Non vous n'y croyez pas, à la fidèle aimée
et quand vous croyez que plus rien ne viendra vous verrez
que l'amitié fidèle en robe d'espérance
s'est assise en chantant doucement à vos pieds. »

Ce petit texte qui résonne comme la prose de Péguy révèle quelques secrets de l'âme de l'adolescent, l'amour déçu, l'amitié fidèle. Il chante aussi le Maroc de son enfance, la Méditerranée et la plaine de Sens. Il présente ses poèmes aux Jeux floraux du Roussillon au printemps 1924 et reçoit une médaille de bronze en littérature. Brasillach

est né poète. Sa mère aimait la poésie, Albert Samain, Catulle Mendès, Edmond Rostand.

Le journal local, *Le Coq catalan*, publie des vers en face des comptes rendus de matchs de rugby. Son directeur, Albert Bauzil, accorde autant d'importance aux jeux de stade qu'à la poésie ; il sera un ami de Charles Trenet et contribuera à son succès. Il donne aussi sa chance à Brasillach en publiant dès mars 1924 des pastiches du jeune garçon puis un conte.

Le pastiche était un exercice très prisé avant-guerre, on devait copier avant de forger son propre style. Et cette démarche est en réalité la démarche inconsciente de tout écrivain à ses premières lignes, il imite celui qu'il a le plus lu ou le plus aimé. Quels sont les maîtres préférés de l'adolescent ? Coppée, Leconte de Lisle, Maeterlinck, Sully Prudhomme, la comtesse de Noailles, Victor Hugo, Samain, Régnier, Géraldy.

Robert s'initie aux jeux de la séduction, art difficile, plein de déboires comme il le raconte au moment même, avec humour, dans un poème inédit intitulé « Stance ironique » :

« Oui c'était une nuit très belle. Le ruisseau
avait de clairs reflets de truite
et la lune jetait des fleurs d'argent dans l'eau
qui les emportait dans sa fuite.

Par la fenêtre ouverte un air de jazzoflûte
venait caresser les fuchsias
et vous aviez laissé depuis quelques minutes
le danseur qui vous ennuya.

.....

Le bonheur était là sous le ciel automnal
à l'aube épaisse des charmilles
Mais voilà... vous étiez en toilette de bal,
et moi, j'avais des espadrilles. »

Enfin, en juin 1925, paraît son premier article de critique sur Pierre Louÿs. Et une seconde revue du Roussillon, *La Tramontane*, publie ses poèmes en 1926. Il faut ajouter à cette production littéraire quelques actes en vers destinés à être joués entre amis.

Ces débuts si précoces annoncent toute la vie de Brasillach.

Plus tard, à Paris, vivant à un autre rythme, celui des études supérieures puis de la vie professionnelle, il ne collaborera plus à ces revues et il semblera négliger la poésie, mais l'on retrouvera, dans ses papiers personnels, un grand nombre de poèmes écrits à toutes les

époques de sa vie. Il y a des sentiments que Brasillach n'exprimera que grâce à la poésie.

A Sens également, il réussit à se faire publier par la presse locale à quinze ans. *La Tribune de l'Yonne*, dont la périodicité passe de deux à trois numéros par semaine, en octobre 1925, accepte les services du lycéen. Le cas est rare de nos jours. A seize ans, le 22 octobre 1925, Brasillach possède une rubrique littéraire en titre, « Au fil des heures », qu'il signe Jacques Tournebroche, du nom d'un personnage d'Anatole France qu'il aime. Son premier article sera sur *Le Bal du comte d'Orgel*. Un article de lui passera tous les quinze jours pendant les années 1926 et 1927.

Le jeune critique avait-il lu cet éloge du parfait critique qu'était Sainte-Beuve par Anatole France : « Histoire, philosophie, éloquence, poésie même, que ne comprend-elle pas ? La critique embrasse tout, il n'est rien au monde qui ne soit de son domaine.

« La critique comprend l'histoire, la psychologie, la morale, la politique, la jurisprudence et la poésie, à la seule condition que celui qui l'exerce soit poète, législateur, homme d'État, moraliste, philosophe et historien... Sainte-Beuve voulait tout voir et tout montrer. Voilà la grande critique. Elle est un art, elle crée. Comment ? Comme on crée toujours : par le désir et l'amour. »

La tâche semble énorme, écrasante à cet âge. Elle n'effraie pas Robert. L'École normale va l'initier dans chacun de ces mondes. Il aura des modèles. En avant ! Qui m'aime me suive. Et très vite il sera suivi, car il sait faire sentir son goût du bon livre. Il commence aussi une traduction du *Livre des bêtes* du grand écrivain catalan du XIII^e siècle, Ramon Lulle, puis il trouvera *Le Grenier*, une revue mensuelle d'art, de littérature et de critique publiée à Orléans qui prendra un article. Il marche enfin sur les pas de Renan et écrit une *Nouvelle Pièce sur l'Acropole*.

On se réunit beaucoup à Sens. La dernière année, celle de la philosophie, Robert rencontre dans sa classe une jeune fille intelligente, d'une famille de chirurgiens, qui réunit chaque semaine une dizaine d'amis. De 8 heures à 11 heures du soir, on joue au mah-jong, on danse au son d'un pick-up, on boit du punch en discutant des goûts et des couleurs en littérature, en peinture ou en musique. Le jeudi et le dimanche, on sillonne la campagne en vélo. Robert a pour bon compagnon Bernard Challe, le cousin du futur général. Le père de Bernard est lui aussi mort à la guerre de 14. Le fils aîné, aviateur, doit faire des raids extraordinaires et bien payés pour doter ses quatre sœurs !

Dès qu'il fait chaud, on se baigne dans l'Yonne, en avant-goût des bains de mer méditerranéens. Robert et Suzanne ont déjà un grand entraînement. L'été à Collioure, on plonge du rocher qui domine la

crique de la Balette, on traverse la petite baie pour atteindre la seconde plage de Collioure, à l'opposé. On part en barque explorer les criques voisines qu'on ne peut atteindre que de la mer. Cette bande d'adolescents qui se retrouvent chaque été célèbre deux cultes, celui de la mer et celui de l'amitié. Les joies en sont égales et les sacrifices minimes. Des amours naissent, éphémères et brûlantes. Les jeunes filles dorées par le soleil, les garçons presque nus deviennent tout d'un coup désirables. Ils découvrent leurs corps, celui des autres, et sentent battre en eux d'étranges palpitations. L'hiver, la danse leur a livré « *les jeunes filles, dans les salons surchauffés, au son des tangos mélancoliques*¹ », l'été, le corps de ces mêmes jeunes filles fend l'eau des rivières, de la mer. Le baiser s'ajoute au nombre des plaisirs de l'été, aussi savoureux que le melon fondant, les petits escargots gris sautés à la poêle, ou un verre de vin lourd. Gorgés de soleil et de sensations, les années scolaires se déroulent vite et bien. Les deux bacs sont décrochés. « A nous deux, Paris ! » peut s'écrier le jeune Robert.

Dans ses bagages, il emporte plus d'un trésor, une petite enfance mythique dominée par un père glorieux qui alimentera en souvenirs toutes les soirées à venir, une seconde enfance plus terne mais des vacances chaudes et riches de tous les bienfaits de la nature : une grand-mère, le soleil, la mer, les fruits et les parfums, le grand amour d'une mère qui l'a élevé seule, l'entente sans faille avec une sœur, une totale liberté ; Robert n'a jamais connu l'autorité, sauf en classe. Ses études, sérieuses mais étriquées, l'incitent à chercher un autre terrain, les journaux.

Il y a des enfances qui alourdissent les êtres pour leur vie entière. Celle de Robert lui a donné des ailes. Le malheur l'a effleuré, mais trop jeune pour que la souffrance reste vive. Un seul restera, enfoui en lui, le sentiment d'une menace pesant sur les moments heureux. Le bonheur, par contre, lui a façonné le corps et l'âme. L'amour de sa mère et les heures méditerranéennes ont donné à ce jeune garçon une force considérable et une grande confiance en l'avenir. Il faut que cette force exulte, que cette confiance ait un monde où s'épanouir.

1. *Les Vacances.*

II

LOUIS-LE-GRAND ET L'ÉCOLE NORMALE

1925-1930

« Isabelle ! Ne touchez pas aux bornes de la vie humaine, à ses limites. Sa grandeur est d'être pleine et brève entre deux abîmes. Son miracle est d'être colorée, saine, ferme entre des infinis et des vides... »

GIRAUDOUX

La voie royale, en 1925, pour les littéraires, c'est la rue d'Ulm. Puisqu'il aime tant les lettres, Brasillach préparera l'École normale au lycée Louis-le-Grand, à Paris. Une bourse lui est donnée en tant que pupille de la nation, et il quitte Sens en octobre 1925.

Séparé pour la première fois de sa mère, Robert lui écrit dès le lendemain de son arrivée, puis plusieurs fois par semaine. Il commence ses lettres par « Maman chérie », la séparation a été douloureuse pour elle et il le sent. « Je crois que je vais pas mal travailler, sans quoi, je m'ennuierai terriblement. Au fond, je ne vais plus qu'attendre le jeudi et le dimanche et les vacances. » Et au retour : « Comme on trouve tout laid en rentrant. On ne se souvenait plus qu'il pouvait y avoir des endroits où il n'y a pas de fauteuils, de rideaux, de choses claires, douces à toucher, pas de beauté. »

L'ambiance esthétique raffinée créée par sa mère à Sens lui manque dans ce qui n'est qu'une caserne. Un dortoir immense, des lits de fer, d'épaisses couvertures militaires et au petit matin à 6 heures un roulement de tambour, toilette à l'eau froide bien sûr puis passage au ciroir, au vestiaire et étude. Le ciroir attenant aux vestiaires est le lieu de leurs conciliabules, le soir. Une pépinière de jeunes talents se réunit là : José Lupin, futur agrégé de lettres, Thierry Maulnier, Jean Beaufret, Pierre Frémy, Paul Gadenne, Roger Vailland. A cette brillante génération appartient aussi Henri Queffélec qui, lisant *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, sent quelqu'un lui tapoter

l'épaule et l'entend dire : « Bien, bien ! » C'est Robert qui approuve sa lecture.

Il y a aussi Paul Guth, très intimidé par la réputation naissante de Robert dont les articles sont déjà publiés. Brasillach est déjà, aux yeux des autres, un leader.

Un groupe entreprenait régulièrement, au moyen de grandes cordes, l'ascension des hautes armoires. Un pion surprit l'escalade mais le grimpeur s'était aplati au sommet de la penderie et ne bougea plus. Le surveillant finit par craindre un malaise et promit sa grâce s'il redescendait et ne récidivait pas.

Ceux de première année, les hypokhâgneux, doivent subir une cérémonie d'initiation pendant laquelle les khâgneux, leurs aînés de seconde année, vocifèrent :

« Qu'est-ce qu'un hypokhâgneux ?

C'est de la merde.

Qu'est-ce qu'un khâgneux ?

C'est un type énorme. »

L'un des professeurs, André Bellessort, ne corrige pas ses copies et cela agace Robert. Il décide alors de provoquer son attention par tous les moyens, écrit son nom en lettres flamboyantes, souligne les titres écrits en grosses lettres et l'hypnotise pendant toute la durée du cours. Ça marche, Bellessort le remarque et corrige oralement, devant la classe, sa dissertation sur le roman historique. A la fin Bellessort lui demande : « D'où venez-vous, monsieur Brasillach ? — De Sens, monsieur. — Eh bien, vous n'en manquez pas ! »

Grand, trapu, la barbe républicaine, l'humour alerte, André Bellessort est célèbre auprès de ses élèves depuis une prise de position fracassante. Il a osé manifester son mépris des institutions : le lendemain du jour où l'Académie française a préféré à Charles Maurras Célestin Jonnart et son œuvre impérissable, Bellessort a pénétré dans la classe en déclarant : « Messieurs, l'Académie vient d'élire M. Jonnart. Je vais vous lire du Charles Maurras. »

Cet anticonformiste libéral a en horreur les sentiers battus. D'abord journaliste au *Temps*, et critique littéraire du *Journal des débats*, il a vécu ensuite un an au Chili et voyagé en Amérique du Nord, au Japon et en Suède, d'où il a rapporté la merveilleuse *Saga de Gosta Berling* de Selma Lagerlöf et l'a fait connaître en France. Normalien agrégé, il est ensuite professeur et garde une totale indépendance, contredisant les inspecteurs d'enseignement et les idées à la mode. Une chaire Victor Hugo tout juste créée en Sorbonne lui échappe ; il a eu le tort de dire que le philosophe Victor Hugo n'était qu'un songeur incohérent et romanesque, et l'homme politique « le pompier lyrique de la démocratie ». Ce qui ne l'empêche pas

d'aimer le poète et de dire et redire ses poèmes en classe, de sa belle voix. « De temps en temps il s'endort, il rêve puis tout d'un coup prononce avec un air d'enchantement des phrases qui ont d'ailleurs l'air de le ravir... Il fait parfois des commentaires subtils et profonds qui sont littéralement merveilleux. Et l'autre jour, parlant d'une héroïne de Virgile désespérée, à cause d'une mort chère, d'être immortelle, Bellessort nous a dit, ce qui est très beau : " Nous sommes peut-être heureux et nous ne le sentons que dans la mesure où nous ne sommes pas éternels ¹ ". »

Ce professeur possède un autre don, celui d'incarner, de rendre contemporains les héros de la littérature. Expliquant *Andromaque*, il trouve cette classe de garçons endormie. Il les réveille en hurlant : « Vous ne voyez pas qu'ils sont tous fous, que l'amour les a rendus fous. » « Nous discutons de façon érudite sur Hermione qui, d'après Jules Lemaître, est une jeune fille encore sans homme, dont toute la fougue est celle de la femme indomptée et pure mais en qui Bellessort voyait au contraire la fièvre, les joues rouges et marbrées, le désespoir de la fille séduite qui n'a plus une minute à perdre et qui doit, vous m'entendez bien, qui doit épouser Pyrrhus ². »

Son ouverture intellectuelle fait aussi faire à Bellessort des rapprochements étonnants, il mettra en parallèle Polyeucte et Charlot. Un an plus tard, Brasillach comparera Pirandello à Corneille. Stupéfaction dans la classe, les élèves cessent de prendre des notes, Pirandello n'est pas au programme et le second professeur de Brasillach, moins ouvert que Bellessort, interrompt l'élève en qualifiant Pirandello « d'auteur sicilien qui est à la mode aujourd'hui mais qui passera ». Robert rétorque : « Qui durera, monsieur, qui durera. »

Politiquement, Bellessort manifeste des opinions réactionnaires et monarchistes. Il ne manque pas une occasion de critiquer la République.

Brasillach aura donc connu avec son professeur Bellessort cette admiration qui décuple l'intelligence et les connaissances de l'élève, qui décide de son avenir. Par contre, il n'aimera pas son professeur de philosophie et regrette de ne pas avoir Émile Chartier, Alain en littérature, qui enseigne au lycée Henri-IV et dont il a lu les propos. Il est néanmoins inscrit au tableau d'honneur, le dernier bulletin de cette première sup au lycée Louis-le-Grand, avec, pour appréciation en philosophie : « Des qualités parfois brillantes », et en général : « Toujours excellent. Termine très bien l'année. »

Un matin, le terrible Bellessort s'enflamme pour un poète latin. Toute la classe est sous le charme mais Robert, plus que les autres, les

1. *Œuvres complètes de Robert Brasillach*, t. X, p. 446.

2. *Ibid.*

yeux fixes derrière ses lunettes rondes. Il boit ses paroles. Un héros vient de lui apparaître, un être qui lui ressemble. C'est Virgile, né il y a plus de deux mille ans et ressuscité par Bellessort comme un contemporain disparu la veille.

Depuis sa naissance, il y a seize ans, Robert aime la Méditerranée. Virgile la chante. Comme le poète latin, Robert a dû quitter plusieurs fois son pays natal. A trois ans, pour suivre son père, à neuf ans, pour suivre sa mère remariée à Sens. Heureusement, les vacances scolaires lui ont rendu la lumière de Perpignan, les bois d'orangers et ses douces habitudes. Les jeunes plantes déracinées trop tôt ne poussent plus comme les autres.

Aucun lieu, ni pour Virgile ni pour Robert et ceux qui leur ressemblent, n'aura le charme des premiers paysages admirés, de la première maison, des premiers amis. Il est des êtres qui gardent à jamais la nostalgie de leur petite enfance.

Les deux adolescents, poètes jumeaux par-delà les siècles, devront encore quitter la province. Leurs études ne peuvent se poursuivre que dans la capitale. Rome et Paris élargissent leur univers, mais Crémone et Sens leur laissent encore des souvenirs bien vifs. Les matières enseignées sont les mêmes pour tous les deux ! La civilisation grecque et latine, les premiers temps de la démocratie, la vertu et l'héroïsme qu'elle suppose. Quel idéal pour des êtres en pleine genèse ! Les poètes de l'Antiquité chantent la communion avec la nature, la saveur des fruits, le plaisir des saisons, toutes joies qu'ils ont goûtées. Cette époque leur semble un paradis perdu. Ils doivent le faire renaître. Ils se sentent aussi, l'un et l'autre, perdus dans la capitale, avant de découvrir des amis. Une fois qu'ils les auront rencontrés, ils ne les quitteront plus, travaillant et voyageant ensemble jusqu'à leur mort. Virgile passe des soirées entières à discuter philosophie sous le ciel étoilé de Naples. Robert emmène ses amis à Collioure. Le port est plus petit mais quelle similitude ! Le culte de l'amitié virile est le premier qu'ils honorent. Virgile l'avertit : les femmes sont bien encombrantes. « Les amours ne sont pas immortelles. Vois Gallus, mon meilleur ami, quitté par la trop belle Cythéris. Ariane qui se lamente à Naxos, abandonnée par Thésée. » Didon et Cléopâtre qui voudraient garder auprès d'elles Énée et César. Mais une « nuit d'amour et d'extase infinie », comme le chante Berlioz, n'empêche pas le Troyen de s'embarquer pour l'Italie.

Et César s'arrache des bras de Cléopâtre pour voler au secours de sa patrie. Ces hommes avaient une mission à remplir, fonder l'Italie, sauver Rome et la République. Virgile et Robert sont tous deux enfants de la guerre. Ils ont vu leurs aînés s'enrôler et mourir, leur pays envahi et la République affaiblie. Virgile a même été exproprié

de sa maison. Que deviendront ses champs et ses abeilles ? Son talent a été reconnu et pratiquement réquisitionné. Il mettra donc sa plume au service d'Octave. *L'Énéide* est le chant de l'Italie héroïque ; la République romaine doit retrouver sa puissance. Ce message résonne étrangement aux oreilles de Robert qui a vécu et vivra encore les mêmes crises. Comme Virgile, il pourrait se mettre au service de sa patrie. Il militerait, non en vers, mais en prose dans les colonnes d'un journal. Leurs affinités sont telles que Robert s'identifie complètement à Virgile. Le jeune garçon est à l'âge où l'on veut faire de sa vie une épopée. Virgile sait les écrire. Robert les vivra.

Bellessort aura eu l'immense pouvoir de faire de Virgile et de Corneille des êtres de chair et de sang, les frères aînés de Robert. Il fera son éloge en mai 1931 dans *L'Action française*. « Tout avec lui devenait vivant. Il nous expliquait Tacite et l'ivresse du pouvoir absolu en nous parlant de la Convention et des hommes de la Terreur. Les vers où Virgile décrit l'ombre rose que prend l'ivoire à côté de la pourpre, et le changement de couleur de lys que l'on met à côté des roses, lui faisait citer Marcel Proust. Et il trouvait pour parler de Racine et de ses jeunes filles brûlées par la passion des accents que nous ne connaissions pas. » Il avait aussi des exigences au sujet des traductions, d'abord mot à mot puis en bon français. Il voulait rendre la musique du vers poétique. Et pour l'entendre, il faisait sonner la traduction, la faisait passer dans son gueuloir comme Flaubert. C'est cela le génie pédagogique, lire les textes et non les commentaires, faire du théâtre, émouvoir, et la pire des classes sera subjuguée et définitivement marquée par un vers, un sentiment ou un héros. Il doit, à chaque instant, dans une classe, se passer quelque chose.

Auprès de Brasillach, il y a les professeurs, mais aussi les élèves. « Ici on peut trouver des gens avec qui causer, écrit-il à sa mère, en novembre 1925. J'ai fait la connaissance de quelqu'un de très curieux. Je lui ai demandé s'il n'était pas dangereux à fréquenter. Il m'a dit avec bonne grâce que tous ses amis avaient fini en prison ou par le suicide ou ailleurs encore. Il a l'air loin d'être bête. C'est un type comme on n'en voit pas en province, désabusé, anarchiste et professant en tout des idées avancées. » C'était Roger Vailland. « Un mélange du Des Esseintes, d'*A Rebours* de Huysmans qu'il adore, de Gabriel Marcel, de Colette et de je ne sais quoi encore. Un type nihiliste russe. » La première fois que Maurice Bardèche, l'ami futur, remarque Robert et Roger, ils étaient debout sur les bureaux et se lançaient des poèmes à la tête. Vailland était « un garçon au visage osseux, aux cheveux longs, volontiers porteur d'une pèlerine qui lui

donnait un air byronien, l'un des personnages les plus extraordinaires de notre classe¹ ».

« Un officier de marine qui aurait pris de l'opium, dira Henri Queffélec, leur condisciple, une mine de crevé. » Vailland, en effet, avec ses amis René Daumal et Roger Gilbert Lecomte, a commencé à se droguer au lycée de Reims, à l'anis et au tétrachlorure de carbone. Roger Gilbert Lecomte en mourra. Ils avaient fondé un groupe littéraire, le Patronage des simplistes, et se nommaient entre eux les Phrères simplistes. Comme Robert ils avaient déjà écrit des poèmes, des épigrammes à la manière de Paul Fort, des épigrammes japonais, des hakaï, puis des textes à l'écriture automatique. « Il nous apportera le *Manifeste du surréalisme*, *Poisson soluble* et les poèmes de Paul Eluard. Il nous "traduisait mot à mot" Mallarmé et Valéry. Il nous chantait les mérites de l'acte gratuit qu'il nommait acte pur et l'écriture automatique. Il était le Lafcadio de Gide incarné pour nous et, bien qu'il soit rare d'admirer quelqu'un de son âge, il est exact que nous l'admirions². » Pourquoi cette connivence immédiate ? Parce qu'ils se ressemblent. Vailland était très attaché à sa mère et inhibé devant son père. Tous deux se reconnaissent en Rimbaud, ennemi de la platitude et de la grisaille. Par lui Robert prit contact avec une petite société anarchisante et déréglée dont le chef principal était René Daumal. L'une de leurs idoles était un professeur de philosophie qui répétait sans cesse : « Méfiez-vous de l'opinion, ne confondez pas certitude et opinion. L'opinion est un phénomène hybride : elle dépend de la digestion, du mouvement des humeurs, comme on disait au Grand Siècle, tout autant que de l'exercice du jugement, elle est surtout influencée par l'esprit de parti. Ah, messieurs, méfiez-vous de l'opinion, que ce soit la vôtre ou celle qu'on nomme publique. »

Vailland et Robert ont aussi en commun un ami, le futur philosophe Jean Beaufret, qui récite admirablement la Prière d'Iphigénie avec la voix de Ludmilla Pitoëff. « Il était ingénieux, subtil, souriant et gracieux... il aimait Pelléas. »

Une certaine attirance pour la poésie mélancolique semble réunir ces trois adolescents. Envoûtement très conscient chez Brasillach qui rédigea cet autoportrait sous forme de poème intitulé « Tabacs anglais », le 3 juin 1926.

A dix-sept ans, Brasillach parlait déjà de lui à l'imparfait :

*« J'aimais les vers tristes et doux
Verlaine, Rivoire et Samain,*

1. *Notre avant-guerre.*

2. *Ibid.*

*et dans les soirs longs et très flous,
préfèrais hier à demain.*

*J'aimais les poèmes fluides,
l'art sans vigueur et sa musique
indéfinissable et
le rêve mélancolique.*

*Tout ce que l'on chérissait vers
l'an mil huit cent quatre vingt treize
le souvenir avec les vers,
et les cigarettes anglaises...*

*J'adorais les roses fanées
— évidemment — et l'agonie
des soirs fleuris de destinées
mortes dans la nuit infinie*

*J'avais seize ans ou bien dix-sept,
un divan où je m'évadais
de la réalité des faits,
et beaucoup de goûts démodés¹. »*

Dès son arrivée au lycée, un jeune juif syrien, Fred Semach, deviendra son ami. Avec ce garçon très fin, musicien et plein de charme, Robert part à la découverte de Paris. Un autre jeune garçon, Maurice Bardèche, habillé d'une blouse noire de paysan berrichon, est intrigué par Robert qui déclame du Baudelaire, debout sur les tables. Maurice, lui, impressionnera Robert par sa connaissance de Proust et d'autres auteurs que lui ignore.

Robert est affectueux, prévenant. Maurice est, comme il se décrit lui-même, « une petite brute spartiate, joueur de rugby, coureur de filles, sale, mal élevé, désagréable, glorieux de son énergie de caserne et ayant pour idéal l'enfant lacédémonien qui se fait ronger le ventre par un renard ». « Je revois bien ce qu'était Maurice Bardèche vers 1926, avant qu'il ne devînt mon ami, mon frère. Il se moquait de moi parce que je me promenais dans l'existence avec une lampe à alcool et que je faisais du thé en étude. Il portait une blouse noire, serrée à la ceinture, il était vif, furieux, subtil et têtu. A cette époque il agitait au-dessus d'un mince visage des cheveux horriblement hérissés et touffus. Avons-nous parcouru Paris, ensemble, de jour et de nuit ! Je me rappelle comme les plus beaux instants de ma vie cette soirée où nous revenions de *L'Annonce faite à Marie* à l'Œuvre, en

1. Nous citons ce poème comme d'autres poèmes inédits, non pas toujours pour leur valeur poétique, mais parce qu'ils révèlent la personnalité du poète.

nous arrêtant pour gober des huîtres et boire du vin blanc, dans les rues en pente de Montmartre. Je me rappelle la veille du 14 Juillet où nous allions dans les petits bals de la colline Sainte-Geneviève, en 1927, boire du vin blanc à 14 sous le verre rue Mouffetard, sous les lampions roses et bleus, au son des accordéons et des violons fringants. J'y ai pris quelques notions du Paris populaire, de ses fêtes, de ses personnages, Maurice était et est resté grand errant devant l'Éternel¹. » L'amitié, comme l'amour, est accroissement de l'être et Brasillach ne s'y trompe pas : « Maurice découvrait en même temps Pantin et Belleville, et c'est lui qui m'emmenait au cinéma que j'ignorais, et c'est lui qui m'apprit à travailler, car il était un travailleur acharné, ce qu'il est resté, et c'est lui qui me faisait lire Proust et Barrès². »

Maurice sera moins expansif que Robert qui le bombarde de lettres, en vacances, et ne reçoit en échange qu'une réponse de temps en temps. Mais ils deviennent inséparables. Tous deux extrêmement intelligents et brillants, insolents et rieurs, ils seront le symbole même de l'amitié. Jusqu'à son départ de Sens, Robert vivait avec son double, sa sœur Suzanne. A Paris, Maurice prend la place de Suzanne absente et, quelques années plus tard, quand Suzanne arrive à Paris, pas de heurt ni d'exclusion, Maurice épousera Suzanne.

Ses deux années de préparation à l'École normale vont passer vite. On ne traîne pas à Louis-le-Grand. Aux programmes d'hypokhâgne et de khâgne s'ajoutent des certificats de licence de latin et de français. Débarqué à seize ans et demi dans le Paris de 1925, notre bachelier vient de terminer « une enfance heureuse, balancée entre une petite ville bourguignonne et les plages éclatantes de sa Méditerranée natale ». Les rues parisiennes sont, au début, bien obscures et la solitude pesante. Sa mère et sa sœur sont restées à Sens. La seule échappée possible est dans le travail. On se lève tôt, 6 heures, été comme hiver, plus tôt, si l'on veut, et l'on se couche à 9. Le dimanche est entièrement libre et l'après-midi du jeudi. Pas de week-end, le programme du concours de l'École normale supérieure est trop vaste, il rassemble, en les approfondissant, les matières des deux baccalauréats. Rester dix ou onze heures par jour sur leur cahier d'histoire ne les trouble pas. Quarante-cinq en hypokhâgne, quatre-vingt-dix en khâgne, la plupart des élèves viennent de milieux assez modestes, fils de petite bourgeoisie, de petits fonctionnaires, d'instituteurs ou de professeurs. Parmi eux, trente prix d'excellence au moins, pas mal de boursiers, quelques élèves aisés, en général externes, qui leur portent les journaux, les livres et les nouvelles du dehors.

1. *Notre avant-guerre.*

2. *Ibid.*

Les classes sont rarement pleines, pour la bonne raison que les élèves travaillent ailleurs. Ils considèrent les cours comme un repos et une distraction, une osmose passive, dira Robert, par opposition avec l'exigeant travail solitaire. Robert, au cours de philosophie, alterne souvent la lecture de Bergson et celle d'Arsène Lupin. Le règlement prévoit des punitions pour les internes absents. Il n'est jamais appliqué. Le proviseur compte sur l'émulation et l'implacable discipline personnelle ! La seule classe qui « jouait à bureaux fermés » est la classe d'histoire. Le professeur, M. Roubaud, ne tolère pas les absences. Il n'a en effet pas trop d'heures pour enseigner les deux siècles d'histoire européenne du programme avec une méthode dont Robert se souviendra avec gratitude. Thierry Maulnier brille à ce cours par une mémoire extraordinaire : « Il connaissait la couleur de la robe d'un président à mortier sous Louis XV, et si on lui demandait : Qui a éteint quoi ? Il savait qu'il s'agissait de l'extinction du feu sacré par Théodore en 496. On prétendait qu'il était même capable de répondre à la question : Qu'arriva-t-il ensuite ¹ ? »

Les mois d'été, proches du concours, les études se vident, les élèves se regroupent par cinq ou six en thurnes, dans tout le lycée. A la porte de ces lieux retirés, une inscription latine : *Hac in thurna strenue laboraverunt* ². L'inscription de la thurne de Robert, de Maurice, Thierry et leurs amis est en grec. Qui dit mieux ? Dans ces thurnes on sous-colle, comme disent toujours les étudiants en médecine. Il s'agit de recréer les conditions du concours pour une préparation intensive à l'orale. Un garçon tire au sort un sujet, le prépare vingt minutes et l'expose devant le groupe durant le même temps. Les esprits sont très concentrés. Heureusement Robert avec sa lampe à pétrole fait du thé pour tout le monde.

Les professeurs aussi organisent des colles. Il faut à tout prix apprendre à ne pas rester muet. Ce qui leur donne « une assurance non négligeable, tempérée par l'ironie ». Quand ils sèchent, ils jouent la comédie du savoir ! Et pourtant ils en savent, des choses. Leurs professeurs, « des ascètes de conscience » selon Robert, sont excellents. Ce rythme d'études étonne en 1987. Pour eux, le travail c'est le bonheur défini par Sacha Guitry : « Il y a celui qu'on vous impose et celui qu'on se donne. » Robert et tous ses amis ³ décident de composer à leurs heures perdues un immense roman, un feuilleton parodique. Roger Vailland, qui a introduit Fantomas à l'intérieur de la « clôture », leur donne l'idée d'un héros redresseur de torts, analogue

1. *Notre avant-guerre.*

2. « Ont travaillé dans cette thurne avec entrain. » Et suivait une liste de noms.

3. José Lupin, Pierre Frémy, Antonin Fabre, leur répétiteur, Fred Semach, Jean Martin, Paul Gadenne et Roger Vailland.

au Judex du cinéma de leur enfance. Ce Judex sera aussi un détective de génie, proche parent de Sherlock Holmes. Il s'appellera *Fulgur*. L'entreprise est lancée très sérieusement mais c'est un sérieux en quête d'humour ! Robert rédige le premier chapitre, un camarade le second, sans rapport avec le premier, et un troisième larron raccorde les deux aventures. Thierry Maulnier, rentré au lycée après les autres, se jette aussi dans l'aventure. Il compose d'abord des chapitres en argot, précurseur de Céline, puis décrit en imitant Hugo ou Flaubert une grande bataille navale où la flotte afghane bat la flotte anglaise. Malgré les aventures les plus abracadabrantes, les épisodes sentimentaux et les inventions pseudo-scientifiques, le feuilleton, constate le groupe, devient trop clair. Treize d'entre eux se réunissent, composent simultanément un chapitre chacun, créant de nouveaux personnages sans lien avec la première partie. La suite du roman se passe à débrouiller cet imbroglio. Le premier prix à l'unanimité est attribué à Jean Martin qui réunit les membres du gouvernement dans l'ascenseur de la tour Eiffel, et termine son chapitre par cette phrase : « Arrivé à la troisième plate-forme, l'ascenseur ne s'arrêta pas... » Tout le monde collabora à *Fulgur*, y compris les auteurs les plus célèbres. Le chapitre de la pieuvre, des *Travailleurs de la mer*, est entièrement recopié ! Robert a l'habitude d'être publié, depuis l'âge de quatorze ans. *Le Coq catalan*, *La Tramontane* et *La Tribune de l'Yonne* ont déjà pris ses articles et ses poèmes, il va proposer *Fulgur* à *La Tribune de l'Yonne*. « C'est un peu extraordinaire, répond le directeur, mais ça plaira. » Et en effet l'œuvre paraîtra d'avril à août 1927.

La même année, en solitaire cette fois, Robert répond à une petite annonce de *Nouvelles littéraires* ; un journal intitulé *La Femme du médecin* réclame des collaborateurs. Seul reste, de nos jours, *Le Quotidien du médecin*. Que sont leurs femmes devenues ? Dans ce journal paraîtra le premier article payé de Robert. Le tarif de la pige est modeste, vingt francs. Le sujet l'est moins : il s'agit de Colette dont Robert aime le style et la sensualité. Le premier article publié, même gratuitement, le comble de joie et de fierté. Si les suivants sont payés, pour un garçon sans fortune, c'est le gagne-pain assuré.

Toujours en préparant le concours, Thierry et Robert composent une autre parodie : *La Tragique Résurrection d'Hamlet*. Elle révélait tous les inconvénients et toutes les catastrophes qu'aurait pu causer la résurrection du prince du Danemark ! Ils la jouent la veille des vacances de Noël, Jean Beaufret imite la voix de Ludmilla Pitoëff dans le rôle d'Ophélie et Robert celle de Georges dans celui d'Hamlet.

Une fois leurs cours avalés, leurs colles expédiées, leur « chef-d'œuvre littéraire » conclu, ils sortent. L'envie de se dégourdir les

jambes s'empare de nos pensionnaires. Ils vont marcher. Au Luxembourg, bien sûr, leur jardin personnel, si proche du lycée, si envoûtant, avec ses allées royales ou intimes, ses statues qui dansent, ses fontaines romantiques, ses fleurs. Ils y parleront des heures durant, refaisant le monde et ses lois.

Tôt le matin, Robert descend vers la Seine, longe le fleuve, fouille les éventaires des bouquinistes et pénètre dans les Halles en pleine activité. Au milieu des fruits et des légumes, de la viande et des fleurs, il retrouve les odeurs de son enfance, celle des marchés du Roussillon et de Rabat. Avec Maurice Bardèche il marche jusqu'à Pantin et Belleville. Ils recherchent de Saint-Séverin à Saint-Pierre-de-Montmartre, à Saint-Julien-le-Pauvre, les anciennes petites églises paroissiales de Paris, leurs jardins, leurs ombres. Ils se promènent dans le quartier juif, rue Brise-Miche : rue du Roi-de-Sicile, rue de Venise où resurgissent à la fois le Paris médiéval et les ghettos d'Europe centrale, deux mondes si proches du Quartier latin.

Ils vont aussi ramer au bois de Boulogne. Vérifier ses inscriptions en Sorbonne ou passer l'examen d'un quelconque certificat imaginaire est un excellent prétexte de sortie. Cela s'appelle passer la licence du bois.

Le charleston, voilà une bonne détente, dans un honnête salon pour dames anglaises, rue Boissy-d'Anglas. Vers Noël, le lycée donne un bal où accourent les sœurs, les cousines ou les petites amies. A l'aube on peut rencontrer le trio Suzanne, Maurice et Robert à la première messe de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Heureuses coutumes abolies. On ne danse plus ni à Nanterre ni à la Sorbonne.

Le lycée offre aussi, chaque trimestre, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, un concert ou une conférence obligatoire. Sacha Guitry expliqua à ceux qu'il faut bien appeler l'élite des lycéens français qu'il avait toujours été un cancre, qu'il avait redoublé six fois sa sixième et que cela lui avait bien réussi !

Quand sa sœur, Suzanne, vient à Paris, Robert l'emmène prendre le thé arabe ou le café maure à la Mosquée alors presque neuve. C'est là qu'il lui fait rencontrer en 1928 son futur époux, Maurice Bardèche.

Temps de l'amitié, libre de toute contrainte sociale ou familiale, nos pensionnaires vivent ensemble, sortent ensemble. Ils tomberont sous le charme des Pitoëff, un dimanche de mai 1926. Ce couple d'acteurs prodigieux joue *Comme ci comme ça* de Pirandello. Dès le lever de rideau, Robert a un choc. A douze ans, sa sœur et lui avaient imaginé le même décor, cinq tables rondes disposées en quinconce, avec les poupées de Suzanne. « Le rideau se leva sur ces décors simplifiés que j'ai préférés à tout... Des créatures déchirées par l'intelli-

gence et par le doute souffraient au milieu d'un univers sacarstique. Nous voyions s'avancer au milieu des rideaux bleus un homme mince et noir, qui souriait tristement, et dont la voix monotone et basse, un peu fêlée, nous laissait une impression si étrange. Car il chantait, il chantait son drame et le drame de la vie, et il enveloppait de ses phrases chantées la passion et la souffrance. Nous finissions par écouter une cantilène pareille au chant grégorien, une plainte lente, déroulée et sourde, qui semble faire lever autour de l'action comme un chant funèbre, comme une musique d'église, une déploration religieuse¹. »

Les jeunes garçons en seront immédiatement imprégnés. Toute la classe ira voir la pièce de Pirandello. A l'âge où l'on rêve encore le monde, ils communient avec ces personnages qui échappent à la souffrance par l'imagination. Ces animateurs de théâtre inonderont leur vie de poésie. « Décantés dans Ibsen, dans Pirandello ou dans Shakespeare, les troubles contemporains, à passer par ces deux voix, l'une claire, l'autre sombre, nous paraissaient les troubles éternels de la vie humaine². »

Georges et Ludmilla Pitoëff répondront à cette amitié le 16 décembre 1926. Ils invitent la jeunesse intellectuelle de Paris à une représentation en matinée : *La Tragique Histoire d'Hamlet, prince de Danemark* de Shakespeare, dans son texte intégral, traduction d'Eugène Morand et Marcel Schwob, mise en scène, décors et costumes de Pitoëff. Le théâtre des Arts est comble et l'envoûtement total. Les étudiants sauront par cœur les rôles d'Hamlet et d'Ophélie et se quitteront le soir en murmurant : « *Good night, sweet prince.* » Hamlet a fasciné des générations innombrables de jeunes. Robert y succombe aussi en s'identifiant au prince solitaire. Il est celui qui doute, celui qui pense, le moment d'agir n'est pas encore venu, celui enfin dont la mère s'est remariée.

Après cette représentation du 16 décembre, il écrit un article dédié à Georges et à Ludmilla Pitoëff : « Peseur de doutes, Hamlet... Ce n'est pas seulement l'irrésolu, c'est celui qui, près de considérer sa vie et celle des autres comme un spectacle, spectacle dont il souffre et dont il meurt, se dédouble pour se regarder vivre... Ses larges entretiens avec lui-même ne sont pas le début d'une âme au moment d'agir, ce sont les réflexions qui lui inspirent sa destinée propre et la destinée humaine... Peseur de doutes et quêteur d'appuis. Il cherche à se réaliser, à affermir et à prolonger son être plus loin que la vie chancelante qui lui est donnée. Phantasme né d'un obscur désir, l'ordre lui vient de remettre en ordre un siècle détraqué et son cœur

1. *Notre avant-guerre.*

2. *Ibid.*

s'en effraie. L'appui de l'amour lui a paru impossible et il recherche maintenant celui du devoir. »

L'angoisse du jeune garçon, son mépris pour l'époque, un beau-père inconsciemment refusé, son inquiétude quant à son avenir. Cette aptitude à se regarder vivre comme un autre, tout le porte à dévorer les paroles de Shakespeare. Le génie de Pitoëff accroît cette influence. « Cette voix monotone et blanche, ces yeux égarés, ce profond regard qui souffre et questionne ou se moque, je n'ai trouvé aucune voix, aucun regard qui me donne leur émotion. Georges Pitoëff me paraît incarner le plus exactement la meilleure part de l'âme moderne, celle qui déséquilibrée par la guerre et le heurt des instincts... s'interroge à présent, rêve de vie ardente, d'absolu, de repos, d'apaisement ou d'un au-delà, de mille appuis contradictoires qui se détruisent tour à tour. »

« " Il n'y a plus de choses sous le ciel, Horatio, que n'en peut comprendre ta philosophie ", disait Hamlet, et c'est pourquoi jamais n'avons-nous vu rêver avec tant de désespérante ardeur le prince de Danemark, notre frère, au repos des grands sommeils qui ne troublent pas les rêves. » Ce second texte date de 1939.

Ce couple d'acteurs ne ressemble à aucun autre, ce sont des exilés russes, la famille de Georges d'origine arménienne a fui la Russie lors des émeutes de 1905. L'action terroriste des poseurs de bombes, la révolution, la guerre, l'angoisse du lendemain, ils connaissent. C'est aussi un couple très amoureux. Georges dépasse Ludmilla d'une tête et elle marche à ses côtés sans sac à main comme une petite fille. « Georges prétend que je suis comme son veston et qu'il ne peut sortir sans moi. » Ils se sont connus en traduisant ensemble Tchekhov et Shakespeare. Et quand Robert, Maurice, José Lupin et Thierry Maulnier se mettent à fréquenter assidûment les coulisses du théâtre et la loge des Pitoëff, ceux-ci les adoptent comme des fils. Ils les nourrissent de brioche dans la loge du théâtre et leur fournissent quelquefois des rôles de figurants. « Nous les avons beaucoup vus tous les deux ces années-là. Ils s'étaient pris d'amitié pour l'école. Ils arrivaient aux bals et à la garden-party. Nous dansions avec Ludmilla... Je me rappelle une nuit glacée et claire, sur la place du Panthéon, en 1931, où nous revenions de souper à l'école, et où nous avons formé une grande ronde autour de Georges et de Ludmilla en leur demandant de s'embrasser, sous l'œil inquiet des agents du poste de police. »

A ces jeunes si attentifs, Georges expose des idées de prophète sur la mise en scène. Et Ludmilla retrouve indéfiniment son adolescence. Mariée à dix-huit ans, un enfant tous les dix-huit mois nourri de son lait, écrasée par des rôles lourds, elle est radieuse de s'échapper et de retrouver sa jeunesse et ses études littéraires. Robert lui

Temps, Le, quotidien : 32, 161, 202.
Temps Nouveaux, Les, journal : 87.
Terrifiant secret, Le, de W. Laqueur : 15, 256 (note), 258 (note).
 Teruel (Espagne) : 162.
 THARAUD Jean : 360, 389.
 THARAUD Jérôme : 360, 369.
 Théâtre : 41-47, 101, 112, 167-168, 170-171, 230 ; R.B., critique de : 106-109, 286-287.
 THÉOCRITE : 59, 92.
 THIBAUDET Albert : 87, 88, 105, 127.
 THOREZ Maurice : 117, 150, 327.
 TILLON Charles : 311.
 TINTORET le : 134.
 TITE-LIVE : 72, 81.
 TITIEN : 172.
 TIXIER-VIGNANCOUR Jean-Louis : 231.
 Tolède (Espagne) : 121, 147-148, 162, 192, 299.
 TOLSTOÏ Léon : 267.
 Tonnerre : 298.
 Tossa : 146.
 TOUKHATCHEVSKI maréchal Mikhaïl Nikolaïevitch : 146, 150.
 Toulon : 265 ; sabordage de la flotte à : 262, 263, 271, 388.
 TOUNY colonel : 361.
Tour du monde en quatre-vingts jours, Le, de J. Verne : 221.
 TOURNANT André : 264-265.
 TOURNEBROCHE Jacques (pseudonyme de R.B.) : 29.
 TOURNOUX Raymond : 114 (note).
 Tours, congrès de (1920) : 117, 138.
Trahison des clercs, La, de J. Benda : 155.
Traît d'union, Le, journal : 378.
Tramontane, La, revue : 28, 40.
Travailleurs de la mer, Les, de V. Hugo : 40.
Travelingue, de M. Aymé : 178.
Tribune de l'Yonne, La, journal : 29, 40.
 TRENET Charles : 28, 221.
 TRIOLET Elsa : 247, 362.
 TROTSKI Léon : 118, 137.
 TROYAT Henri : 180.
 TRUC Gonzague : 83.
 Tunis : 166.
 Tunisie : 166.

U

Ulm, rue d' — voir : École normale supérieure.
 U.R.S.S. : 142, 149-150, 155, 205, 210-211,

229, 236, 241-242, 244, 250, 259-260, 266-268, 275, 280, 295, 365, 375, 378, 381, 382, 387, 390-391 ; R.B. en : 267-268, 390.
 U.S.A. voir : États-Unis.

V

VAILLAND Roger : 31, 35-36, 39, 59, 99, 102, 134-135, 274, 305-306.
 VAILLANT-COUTURIER Paul : 140, 167, 284.
 Valence (Espagne) : 159, 162.
 VALÉRY Paul : 36, 88, 172, 225, 259, 292, 345, 359, 360.
 VALLAT Xavier : 141.
 VALLERY-RADOT Robert : 87.
 VALLÈS Jules : 135, 245.
 VAN EYCK : 122.
 VAN GOGH Vincent : 261.
 Vannes : 301.
 VARELA général José Enrique : 148.
 VARILLON Pierre : 83, 213.
 Varsovie, ghetto de : 256, 258.
 Vatican : 206, 211, 257, 381.
 VAUBAN Sébastien LE PRESTRE de : 18, 218.
 VAUDOYER A. : 286.
 VÉLASQUEZ Diego : 121.
 Vel' d'Hiv, rafle du (juillet 1942) : 252.
Vendredi, hebdomadaire : 151, 154, 155, 156.
 Venise : 172.
Vergers sur la mer, Les, de C. Maurras : 126.
 VERHAEREN Émile : 65.
 VERMEER : 122, 134.
 Vérone (Italie) : 172.
 VÉRONÈSE : 172.
Vers et Prose, revue : 65.
 Versailles : 18.
 Versailles, traité de (1919) : 48, 51, 77, 97, 192.
 VICHNEVSKAÏA Galina : 150.
 Vichy : 191, 222, 231, 235, 236, 239-241, 244, 250, 252, 253-255, 261, 263-264, 269-272, 274, 281, 282, 302, 306, 311, 319, 328, 342, 344, 350, 373-374, 380-381.
Vichy et les juifs, de Marrus et Paxton : 187 (note), 190 (note), 254 (note).
 VICO Jacques : 339.
 VIDAL président : 330, 340-343, 347.
Vie héroïque des Pitoëff, La, de J. Hort : 44 (note).

- Vie de sainte Ursule*, tableaux de Carpaccio : 172.
 Vienne (Autriche) : 243.
 Vierge de Font-Romeu, pèlerinage de la : 27, 59, 121, 162.
 VIGNY Alfred de : 353-354.
 VILETTE : 152.
 Villefranche : 91, 173.
 VILLON François : 199, 356.
 VINCENT René : 135.
 VINCI Léonard de : 62, 134.
 VINNEUIL François voir : REBATET Lucien.
 VIOLLIS Andrée : 305, 379.
 VIRGILE : 15, 33, 34-35, 52, 70-75, 91, 169, 170, 185.
Visiteurs du soir, Les, film de M. Carné : 111.
 Vittel : 214.
 VLAMINCK Maurice : 360.
 Volendam (Hollande) : 122.
 VOLTAIRE : 389.
Voyage au bout de la nuit, de L.-F. Céline : 150, 245, 246, 258.
Vrilles de la vigne, Les, de Colette : 124.

W

- Waffen S.S. : 285, 386, 387, 389.
 WAGNER Richard : 50.
 WALDERSEE maréchal : 383.
 Warburg, camp de (Allemagne) : 223, 310.
 WEBER Eugène : 112 (note), 117 (note).
 WEIL Simone : 142, 189-190, 336.

- Weimar : 242-244.
 WEIZMANN Chaïm : 191.
 WELL ALLOT voir : BRIGNEAU François.
 WELT Elly : 257.
 WEYGAND général Maxime : 14, 212, 216, 380, 390.
 Wiesbaden, commission d'armistice de : 231, 373.
 WIESEL Élie : 256.
 WILDE Oscar : 87.
 WILLARD Marcel : 330.
 WOOLF Virginia : 180.

Y

- YAGÜE général Juan : 161.
 YEATS William Butler : 180.
 Y.M.C.A., association (U.S.A.) : 255.
 Yougoslavie : 236.
 YOURCENAR Marguerite : 84.

Z

- Zaïans (tribu marocaine) : 21.
 ZAY Jean : 389.
 Zinder (Niger) : 17.
 ZINNSZ Marcelle : 66.
 ZINOVIEV : 150.
 Zocodover (Espagne) : 121.
 ZOLA Émile : 50, 65, 276.
 ZOUSMANN, juge d'instruction : 334.
 ZYGIELBOJN (agent polonais) : 257-258.

